

Une semaine, un livre

N°652, 22 février 2026

Giosuè Calaciura

Urbi et Orbi

Malacarne

Traduit de l'italien par
Lise Chapuis

2006 et 1998, Éditions
Noir sur Blanc – Notabilia
2017

204 pages et 210 pages

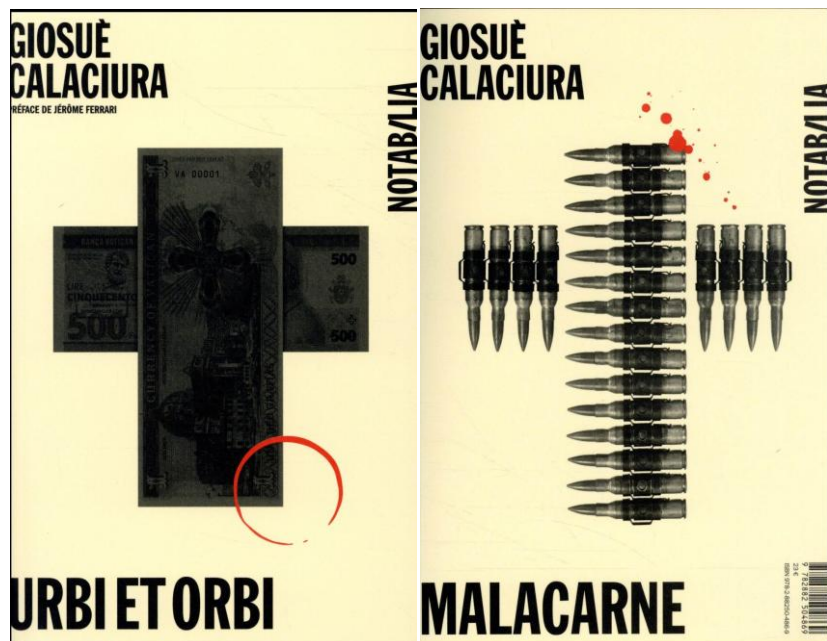
Urbi et Orbi: un jeune séminariste, ayant perdu la foi, est nommé à la curie au service du pape vieillissant.

Malacarne: un second couteau de la mafia devient un grand tueur respecté en accumulant des assassinats spectaculaires.

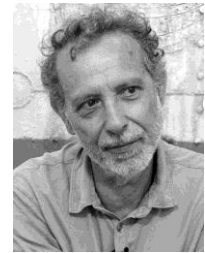
Dans ces deux textes, Giosuè Calaciura s'attaque à des piliers de l'Italie. Il trace de la mafia comme de la papauté des portraits détonants, sans concessions, implacables. Pour cela, il donne la parole à un jeune prêtre et à un « malacarne », terme palermitain pour désigner un petit tueur. Ces deux textes sont des longs monologues. Les deux narrateurs, utilisant plus le « nous » que le « je », représentent plus des personnages de la société italienne que des individus. L'auteur donne ainsi une portée plus générale qu'anecdotique à son propos. Dans *Urbi et Orbi*, il décrit le Vatican et les personnes qui s'y affairent comme un milieu vieillissant, voire moribond, corrompu et mercantile, soumis aux caprices d'un vieil homme et dirigés par une bande de jeunes sans morale. Dans *Malacarne*, il montre la toute puissance de la mafia qui écrase les principes du vivre ensemble en semant la destruction et la mort, entraînant toutes les instances officielles de la république.

Giosuè Calaciura écrit dans un style baroque et d'une grande richesse, excellentement rendu par la traduction de Lise Chapuis, italianiste, professeur à l'université de Bordeaux. Il fait un usage immodéré des superlatifs, des métaphores et hyperboles spectaculaires, comme le souligne Jérôme Ferri dans la préface.

Lire *Urbi et Orbi* et *Malacarne* c'est se plonger dans un feu apocalyptique qui exhale des odeurs de mort et de fin du monde mais dont les étincelles sont l'humour et le sens critique propres aux grands écrivains italiens. Écrits à presque 10 ans d'écart, ces deux textes sont présentés « tête-bêche » dans une belle édition qui met en valeur et en contact ces deux textes spectaculaires.



Giosuè Calaciura est né en 1960 à Palerme. Fils d'un journaliste et d'une enseignante, il devient lui-même journaliste pour L'Ora di Palermo jusqu'en 1992 à la fermeture du journal. Il ouvre alors un restaurant fréquenté par de nombreux écrivains. En 1998, il redevient journaliste et publie un premier livre, Malacarne, début d'une belle carrière littéraire. Il a publié 14 livres.



Extrait :

On nous ordonna prêtre et nous fûmes perdus. Le chiendent du doute avait pris racine, et pourtant nous l'avions, comme des jardiniers, coupé à chaque repousse, espérant ainsi fortifier la plante qui germait. Nous l'avions compris en traversant, pour traiter les affaires du séminaire, les sacristies des christs pantocrators bénissant qui, par incurie, perdaient des tesselles d'or de mosaïque. Nous les trouvions sous nos pieds. Nous pensâmes, Dieu nous met à l'épreuve. Nous les ramassions en cachette et, lors de nos après-midis de sortie, les remettions aux receleurs du sacré. Ils nous gratifiaient en échange de petite monnaie misérable, ce qu'il nous fallait pour les cigarettes de notre vice. Au retour, nous nous sentions coupables. Pas pour ces trafics de rien du tout mais pour l'appel des femmes qui retentissaient en nous au point de nous rendre indigeste l'idée même du dîner au réfectoire. Nous nous attardions devant les vitrines du soir, sur le cours, pour regarder les employées coquettes, nous contemplions leur poitrine et le dessin de leurs formes sous les tenues de travail. Nous remercions le Seigneur pour l'abondance et le bon goût, pour la richesse de la variété, car chacune d'elles brillait d'une lumière propre. Elles nous paraissaient très belles, et leurs corps vraiment trop accessibles, mélangés qu'ils étaient avec les marchandises, tellement à l'image et à la ressemblance des poupées blondes du rayon jouets qu'elles empaquetaient dans un excès de petits rubans bouclés comme si c'étaient elles qu'elles habillaient.

(Urbi et Orbi)

Nous n'étions plus rien. À partir du moment où nous dûmes les tuer tous les trois, monsieur le juge, même si un seul d'entre eux était la cible de la haine qui nous fut transmise au moment même où le massacre nous était commandé. Les deux autres devaient mourir en raison de la propriété transitive des parentés et des affiliations, monsieur le juge, l'un parce que c'était son fils aîné, un fils de pute de treize ans, un gamin monsieur le juge, l'autre parce que c'était le gendre, un malaminchiata, un foireux de vingt-neuf ans, visqueux et entreprenant, devenu mari de la fille notre cible suite à un enlèvement déguisé.

Nous devons les tuer tous les trois à neuf heures trente, à l'intérieur de la petite halle du quartier où, par un accord tacite entre la municipalité et les marchands ambulants sans licence, il était autorisé et même nécessaire de tenir un marché le mardi pour les retraités au pas lent et les ménagères despotiques, monsieur le juge, par cette magnifique journée de fin de mai.

(Malacarne)